

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES  
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,  
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. MICHAUD,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts  
que la vérité. (VOLTAIRE.)

18

TOME DIX-HUITIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DE VERNEUIL, 52,

ET CHEZ M. MICHAUD, RUE DE LA PLAINE, 42, AUX TERNES.

—  
1857

sophiques des Chinois et montre leurs rapports avec les doctrines égyptiennes : un de ces rapports les plus remarquables est celui qu'il trouve entre la doctrine des nombres de Pythagore et la valeur numérique que les Chinois associent à leurs huit éléments, ainsi qu'aux diverses combinaisons qui en résultent; tantôt il fixe l'époque où la philosophie et la religion indiennes pénétrèrent dans la Chine, le Japon et le Thibet, afin d'en conclure que les Chinois n'ont pu être civilisés par les Indiens; tantôt enfin il essaye d'expliquer les hiéroglyphes égyptiens à l'aide de l'ancien alphabet de ce peuple, qu'il croyait avoir trouvé dans les anciens caractères chinois. La troisième classe de mémoires est étrangère en quelque sorte aux deux premières, et roule sur différents points d'histoire. On y distingue : 1° un *Mémoire sur le commerce des Français dans le Levant avant les croisades, où il traite de l'influence exercée par les croisades sur le commerce des Européens* (t. 37); travail plein de recherches intéressantes et de vues profondes et justes sur les motifs qui dirigèrent les peuples vers les guerres sacrées. 2° *Mémoire sur le zodiaque oriental*, dans lequel l'auteur s'attache à prouver que les signes qui le composent expriment les travaux de l'agriculture et les vicissitudes des saisons. 3° *Observations historiques et géographiques sur le récit de Plin, concernant l'origine, l'antiquité des Indiens et la géographie de leur pays*; 8° les deux premiers volumes des *Notices et extraits des manuscrits* contiennent cinq notices de M. de Guignes, dans lesquelles il fait connaître les traités arabes de géographie composés par Ibn Alouardi et Yacouti, les ouvrages historiques d'Ibn Elathir et de Massoudi, et l'original arabe du *Voyage de deux musulmans aux Indes et à la Chine*, publié par Renaudot. Le premier volume de ce recueil commence par l'*Essai historique sur l'origine des caractères orientaux de l'imprimerie royale*, etc. (voy. BÈVES). Cet essai, plein de recherches curieuses, a été publié séparément, petit in-4°, sous la date de 1787. Aux exemplaires de ce dernier format, se trouvent ordinairement joints les *Principes de composition typographique, pour diriger un compositeur dans l'usage des caractères orientaux de l'imprimerie royale*, Paris, 1790. 9° Un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des savants*, dont il a été pendant trente-cinq ans l'un des plus laborieux rédacteurs. Plusieurs de ces articles sont curieux et intéressants. 10° Outre les ouvrages que nous venons d'indiquer, de Guignes en a laissé plusieurs manuscrits : 1° divers *Notices d'écrivains arabes*; 2° *Mémoires sur le commerce des Chinois avec les Russes*, remis au comte du Nord (Paul I<sup>er</sup>), qui l'avait demandé à l'auteur après la séance de l'Académie, à laquelle il avait assisté. 3° *Histoire de la Chine*, traduite des *Annales chinoises*, et divisée en trois parties qui contiennent la traduction du *Tchun-Tsieou* de Confucius; un *Traité de la religion chinoise, et l'examen des an-*

*ciens caractères chinois, comparés avec ceux des Égyptiens, des Hébreux, etc.*; 4° *Mémoires historiques et géographiques sur l'Afrique, d'après les auteurs arabes*. On trouve une notice détaillée de ces manuscrits dans le premier volume du *Voyage à Canton* de M. de Guignes le fils. Tels furent les travaux qui remplirent la vie de ce savant. Considéré comme érudit, on peut dire qu'il était difficile de posséder un plus vaste savoir et d'en faire un plus utile emploi. Quoiqu'il ne fût point écrivain, néanmoins son style est clair et facile : les paradoxes mêmes qu'il défendit, des rapprochements heureux, des vues neuves et ingénieuses, tout prouve qu'il était doué d'une imagination vive et d'une extrême sagacité. Mais son caractère le rendait encore plus recommandable que l'étendue de ses connaissances : invariable dans ses principes, ennemi de toute intrigue, n'ayant d'autre ambition que d'augmenter le domaine de la science, jamais on ne le vit solliciter des pensions, des places, des titres ou des éloges; il connaissait trop le prix du temps. Jamais on ne le vit trahir la vérité, même dans les objets et les circonstances qui pouvaient favoriser son système et ses affections personnelles. « La droiture et le « savoir de M. de Guignes me sont bien connus, « écrivait l'abbé Barthélemy au comte de Saluces, « et je puis vous assurer qu'il n'a ni jalousie ni « attachement à son avis, et qu'on ne peut être « plus sage et plus réservé qu'il l'est dans ses « jugements. » De Guignes avait des vertus et des connaissances si généralement avouées, qu'il était regardé comme l'oracle de l'Académie, et pour terminer en peu de mots son éloge, nous rapporterons cet article du testament de Grosley : « Édifié de la manière dont de Guignes, mon « confrère à l'Académie des belles-lettres, cultive « les lettres sans forfanterie, sans intrigue, sans « prétention à la fortune, je lègue à lui ou à ses « enfants, s'il me précédait, la somme de trois « mille livres. » J.—N.

GUIGNES (CHRÉTIEN-LOUIS-JOSEPH DE), fils du précédent, naquit à Paris le 20 août 1759. Son père lui enseigna les premiers éléments des langues arabe et chinoise, et le fit attacher en 1783 au consulat français en Chine. En 1787, après la suppression du consulat de Canton, Joseph de Guignes resta seul en Chine chargé des affaires de France. En 1794 il quitta Canton avec l'ambassade hollandaise, pour se rendre à Pékin, où il resta jusqu'en 1798. Deux ans après il sortit de Chine pour visiter Manille, et retourner ensuite en Europe. Il arriva à Paris le 4 août 1801. Il fut alors attaché au ministère des affaires étrangères jusqu'en 1817, époque à laquelle il obtint sa retraite. De Guignes était très-versé dans la langue chinoise. Il était resté en Chine plus de douze ans, et il avait employé ce temps à cultiver la littérature de ce pays. Il a laissé des travaux estimables, et sinon brillants, du moins utiles. Sa publication la plus importante est celle de son *Diction-*

*naire chinois, français et latin*, Paris, 1813, imprimerie royale, grand in-fol. Cet ouvrage, commandé par le gouvernement, fut imprimé aux frais de l'État. Il fut l'objet de plusieurs critiques, mais il n'en est pas moins le plus complet de ce genre qui existe en Europe, et il est en outre un chef-d'œuvre de typographie. Il a été rédigé d'après un dictionnaire chinois-latin du P. Basile de Glemona, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Paris. Klaproth a publié par l'ordre du roi de Prusse un supplément à ce dictionnaire, Paris, 1819, in-fol. de 160 pages (voy. KLAPROTH). On lui doit en outre : 1<sup>o</sup> *Voyages à Pékin, Manille et l'île de France, faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801*, Paris, 1808, 3 vol. in-8<sup>o</sup>, et atlas in-fol. de 6 cartes et 59 planches; 2<sup>o</sup> *Observations sur le voyage de Barrow à la Chine, en 1794*, Paris, 1809, in-8<sup>o</sup> de 60 pages, avec quelques caractères chinois, brochure où se trouvent résumés les voyages de Guignes à Pékin et son séjour en Asie; 3<sup>o</sup> un certain nombre de mémoires insérés dans divers recueils, et parmi lesquels nous signalerons : *Sur le planisphère céleste chinois*, dans le *Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences*, 1785, t. 10; *Catalogue des comètes connues et observées par les Chinois*, dans le même recueil, t. 10; *Observations sur l'ouvrage manuscrit d'un historien arabe nommé Masoudi, concernant l'histoire de France*, dans les mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1793, t. 45; *Reflexions sur les anciennes observations astronomiques des Chinois, et sur l'état de leur empire dans les temps les plus reculés*, insérées dans les *Annales des voyages*, t. 2; *Reflexions sur la langue chinoise et sur la composition d'un dictionnaire chinois-français-latin*, dans le même recueil, t. 10; *Lettre à M. Millin, sur le Panthéon chinois*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, 12<sup>e</sup> année, t. 2, etc. De Guignes était membre correspondant de l'Académie des inscriptions et de l'Académie des sciences. Il est mort à Paris le 9 mars 1845, à l'âge de 86 ans. Z.

GUIGNET (ADRIEN), peintre, naquit le 24 décembre 1817 à Annecy (Savoie). Son père, modeste intendant du château de Verneuil, le plaça à l'âge de seize ans chez un géomètre-arpenteur; mais le jeune Guignet déserta les bureaux de son patron pour se rendre à Paris, riche d'espérance et décidé à s'adonner à la peinture, pour laquelle il se sentait une vocation irrésistible. Il entra dans l'atelier de M. Blondel, d'où il sortit en 1839. Courageux, persévérant, enthousiaste de son art, sa dévotion fut parfois extrême; mais il ne recula devant aucune souffrance. Une mort prématurée, arrivée à Paris le 19 mai 1854, le ravit aux arts au moment même où son nom commençait à sortir de l'obscurité, alors que les commandes venaient récompenser ses efforts en lui donnant sinon la richesse, l'aisance ou du moins la possibilité de vivre. Il n'était âgé que de 37 ans. Guignet n'était pas sans mérite. Imitateur d'abord de Salvator

Rosa, ensuite de Decamps, sa personnalité s'était, dans ses derniers tableaux, dégagée de ses modèles. Son faire ne manquait ni de hardiesse ni même parfois de grandiose. Nous signalerons comme ses principales productions : *Un combat de barbares dans un défilé*, 1842; *Salvator Rosa et les brigands*, 1844, lithographié par Leroux; *Joseph expliquant les songes*, 1845, tableau d'une merveilleuse exactitude architecturale, qui se trouve au musée de Rouen; *Xercès pleurant sur son armée*, 1846, où l'on voit un bel effet de soleil couchant; *L'Orgie de Condottieri*, 1846; *Don Quichotte faisant le fou*, 1848; *le Mauvais riche*, 1848, lithographié par Leroux; *la Fuite en Égypte*, 1848; et plusieurs tableaux qui lui furent commandés en 1849 par le duc de Luynes, pour son château de Dampierre : *La Défaite d'Attila par Aëtius*, *le Festin de Balthazar*, *les Jardins d'Armide*; la mort ne lui permit pas de terminer entièrement cette dernière toile, l'une de ses meilleures. E. D-s.

GUIGNON (JEAN-PIERRE), musicien, né à Turin le 10 février 1702, a porté le dernier le titre fastueux et ridicule de roi et maître des ménestriers. Avant la restauration des arts, la condition des joueurs d'instruments était la même que celle des poètes ou troubadours; ils parcouraient ensemble les provinces, s'arrêtant partout où l'espoir du gain ou du plaisir les retenait. Las de cette vie errante, qui ne leur laissait en perspective qu'une vieillesse déplorable, les ménestriers français fondèrent en 1331, à Paris, une confrérie dans le but de s'aider réciproquement : le chef, suivant l'usage du temps, prit le titre de roi. Ils étaient alors relégués dans la rue qui portait encore, il y a peu d'années, le nom de St-Julien-des-Ménétriers; et deux d'entre eux (Jacques Grard et Huet) y établirent un hôpital pour les confrères pauvres ou infirmes. Les statuts qu'ils avaient adoptés, et qui reçurent la sanction royale, portaient défense à tout musicien d'exercer ses talents dans l'enceinte de Paris, sans la permission du chef, qui ne l'accordait que moyennant une rétribution au profit de la confrérie. Ce droit fut confirmé notamment par un arrêt du parlement du 22 août 1659. Cependant les musiciens attachés à la chapelle du roi avaient toujours décliné l'autorité du chef des ménestriers, et un arrêt de 1698 les en affranchit définitivement. Dès lors la confrérie n'eut plus qu'une ombre d'existence, et après la démission du roi des ménestriers, on négligea de lui désigner un successeur (1). En 1741, Guignon, qui était musicien de la chapelle du roi depuis 1733, fut nommé à cette place de chef des ménestriers, vacante depuis cinquante-six ans, et il résolut d'en faire revivre les prérogatives. Il assigna en conséquence les musiciens de l'Opéra,

(1) A Constantin, le premier qui obtint, sous Louis XIII, la charge de roi des violons, maître des ménestriers, succéda Dumanoir, connu sous le nom de Guillaume I<sup>er</sup>; son fils, Guillaume II, lui succéda; et abdiqua volontairement en 1686. On trouvera de plus grands détails dans l'*Histoire du violon*, par F. Fayolle.